



P R Ô N E

POUR LE PREMIER DIMANCHE
APRÈS L'ÉPIPHANIE.

*Sur les Devoirs des Enfans envers leurs Peres
& Meres.*

Erat subditus illis.

Jesus leur étoit soumis. (Luc, 2. 51.)

JE parlai Dimanche dernier aux peres & meres ; je parlerai aujourd'hui aux enfans. L'exemple de J. C. soumis & obéissant à Joseph, ainsi qu'à sa bienheureuse Mere, m'en fournissent une belle occasion ; je ne la laisserai point échapper ; je déchargerai mon cœur, & je me livrerai aux sentimens que peut inspirer la conduite odieuse d'un très-grand nombre de personnes à l'égard de leurs peres & meres.

Vais-je répéter froidement ce qu'on apprend au Catéchisme, ce qu'on récite soir & matin après sa priere, *pere & mere honoreras* ? Celui qui demanderoit s'il est vrai qu'on doit honorer son pere & sa mere, ne mériteroit pas qu'on lui réponde, parce qu'il n'y a rien à répondre à quelqu'un qui n'entend pas la voix de la nature, & qui paroît ignorer ce qu'elle a gravé dans le cœur des hommes les plus barbares. Je ne viens donc pas vous apprendre quelles sont vos obligations envers ceux qui vous ont mis au monde ; mais je viens

PREMIER DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE. 77
vous apprendre ce que vous êtes, ce que vous méritez, ce que vous avez à craindre lorsque vous y manquez. Voyons donc si le mal dont je me plains existe ; si le crime est aussi énorme que je voudrois le faire entendre, & quelle est donc la punition que méritent les enfans rebelles, insolens dénaturés.

PLUT à Dieu, mes chers Paroissiens, que les enfans dont je parle fussent aussi rares que les monstres. Plût à Dieu que le désordre contre lequel je me récrie, ne fût qu'une fausse imagination de ma part, une vaine exagération & une fausse alarme. Mais hélas ! il n'est que trop réel ; rien de plus vrai, rien de plus commun, rien de plus visible. Je vous prends tous à témoin des vérités que vous allez entendre.

Si je vous interrogeois les uns après les autres, il ne s'en trouveroit peut-être pas un seul qui n'eût à se plaindre de ses enfans. Eh ! combien de fois ne vous ai-je pas oui-dire qu'aujourd'hui les enfans, dès qu'ils ont un certain âge, ne veulent dépendre ni de pere ni de mere ; qu'ils secouent le joug, & qu'il n'est plus possible de les contenir dans le devoir ? Je ne parle pas de ceux qui sont ce qu'on appelle proprement des enfans, mais de ceux qui sont en âge de penser, de réfléchir, de connoître leurs devoirs, & de faire usage de la raison que la nature a donnée à tous les hommes.

Qu'un pere fasse des réprimandes à son fils, dans lequel il apperçoit du dérangement & des dispositions au libertinage ; qu'il veuille le châtier pour son entêtement, sa vivacité, ses étourderies, ses sottises ; qu'il lui commande des choses qui ne sont pas de son goût ou qui dérangent ses plaisirs ; qu'une mere représente à sa fille qu'elle est trop curieuse dans ses ajustemens, trop légère

dans ses façons, trop libre dans ses discours, trop familière avec les jeunes gens; qu'elle la reprenne & la corrige parce qu'elle fréquente une compagnie suspecte, parce qu'elle forme une liaison dangereuse, parce qu'elle perd trop de tems au jeu, à la danse & aux autres amusemens de son âge; vous voyez aussi-tôt l'orgueil, étouffant la voix de la religion & de la nature, se révolter ouvertement contre les avis les plus sages & les représentations les plus justes. De-là viennent les excuses fausses, les raisonnemens déplacés, les réponses aigres, les répliques insolentes, un silence affecté plus insolent encore, un air de mépris, des manières hautaines, la mauvaise humeur, les *bouderies*, qui durent plusieurs heures, quelquefois plusieurs jours de suite; si bien que le pere ou la mere sont obligés souvent de se dérider les premiers, & de prévenir leurs enfans. Voilà comme ils vous écoutent, comme ils vous respectent & vous obéissent.

C'est bien pis, lorsqu'une fois ils ne sont plus sous votre dépendance, que vous les avez établis, & qu'ils sont leurs maîtres. Ah! gardez-vous bien alors de prendre le ton d'autorité. De quoi vous mêlez-vous? Faites vos affaires, & laissez-nous faire les nôtres. Nous sommes en âge & en état de nous conduire. Est-ce que je suis un enfant? Tu n'es plus un enfant, cela est vrai; mais je suis toujours ton pere; & quand tu aurois les cheveux gris, tu es toujours mon enfant, & je suis toujours en droit de te reprendre. Je n'ai que faire de vos réprimandes, gardez vos conseils, j'en sçais autant que vous, je veux vivre à ma tête, laissez-moi tranquille, vous trouvez à redire à tout, vous en êtes insupportable. Quel langage, bon Dieu! quelles horreurs! Diroit-on que c'est un enfant qui parle à son pere? Non; il me semble entendre un maître qui répond au dernier de ses valets.

Eh! les personnes du bas peuple ne sont pas les seules qui en agissent de la sorte. Vous, Messieurs ou Mesdames, qui vous piquez d'avoir de l'éducation & des sentimens d'honneur, soyez de bonne foi. Vous ne vous servez pas des mêmes termes; vous n'êtes pas si grossiers dans la forme; mais au fond, êtes-vous plus respectueux & plus dociles? Je le demande à vos peres & meres.

Après ce que nous avons dit, on croiroit qu'il n'y a plus rien à dire. Point du tout. Voici maintenant un autre spectacle. En faisant la visite de ma Paroisse, j'entre dans une maison, où le premier objet qui se présente à ma vue est un vieillard que je trouve seul assis au coin du feu. Ses cheveux blancs, son corps usé par le travail, & courbé sous le poids des années, m'inspirent d'abord des sentimens de respect & de vénération. Je m'approche pour lui parler, le chagrin, l'ennui, la douleur, sont peints sur son visage. Qu'avez-vous, mon cher Ami? Vous me paroissez bien triste. Mais quoi! vous pleurez! qu'est-ce qui vous afflige? Est-il arrivé quelque malheur dans votre famille? Ah! Monsieur! je voudrois être mort, & je prie Dieu tous les jours de me retirer de ce monde, où je ne suis plus bon à rien, où je m'entends reprocher journellement le pain que je mange, & qui, la plupart du tems, est arrosé de mes larmes. Je suis le pere de quatre ou cinq enfans; ces pauvres mains que vous voyez, n'ont travaillé que pour les nourrir; & après les avoir élevés, non sans beaucoup de peine, je me suis dépouillé, pour les établir, du peu que j'avois amassé à la sueur de mon front. Aujourd'hui que je n'ai rien, & que je suis hors d'état de gagner ma vie, mes enfans ne sçauraient me souffrir. Ils se disputent à qui ne m'aura pas dans sa maison. Je suis ici comme

par charité. Si je veux dire un mot, on me ferme la bouche ; si je fais quelque représentation, car vous savez, Monsieur, que les vieux ont plus d'expérience que les jeunes, on dit que je radote ; si je me plains de mon mal, on me souhaite la mort ; il n'y a pas jusqu'à mes petits enfans qui m'insultent, & qui font leur jouet des infirmités de ma vieillesse. Voilà qu'elle est ma situation ; mais je vous en prie, ne dites rien de tout ceci à mes enfans ; ce seroit encore pis, s'ils sçavoient que je vous ai fait des plaintes.

Vous m'écoutez, mes chers Paroissiens, avec une attention singulière. J'apperçois sur votre visage un certain air & certains signes d'approbation, comme si vous disiez en vous-mêmes : tout cela est vrai. Nous l'avons vu, nous l'avons entendu, nous le voyons tous les jours. A peine nos enfans sçavent-ils parler, qu'ils commencent à être rebelles. Devenus grands, c'est encore pis. Quand une fois ils sont leurs maîtres, nous n'osons plus leur rien dire. Lorsque nous sommes vieux, & hors d'état de leur être utiles, nous leur sommes à charge. Notre vieillesse les ennuie, nos infirmités les dégoûtent ; ils désirent notre mort, ils nous forcent à la désirer nous-mêmes ; & on ne sçait qui de nous ou de nos enfans, sont les plus lassés de notre vie.

Eh bien, mes Freres, ce que vous venez d'entendre, n'est donc point une histoire faite à plaisir ? je n'ai donc fait que vous rapporter ce qui se passe journallement sous vos yeux ? Mais on s'y accoutume, on n'y fait presque pas d'attention ; à force de le voir, on n'y prend plus garde ; & l'on parle comme d'une chose ordinaire, de ce qui est réellement un des plus grands crimes que les hommes puissent commettre.

VOs peres & meres, mon cher Enfant, sont à votre égard comme l'image de Dieu ; de même que Dieu est le pere, le conservateur, le sauveur de votre ame ; ils sont les peres les conservateurs, & comme les sauveurs de votre corps. Ce corps a été formé de leur propre substance, & vous êtes réellement la chair de leur chair ; les os de leurs os, une portion d'eux-mêmes, & d'autres eux-mêmes. Combien de soins, de peines, d'inquiétudes, ne se sont-ils pas données, pour vous nourrir & vous élever ? Quelles marques d'amour & de tendresse n'en avez-vous pas reçues dans votre enfance, lorsque vous reposiez sur leur sein, lorsqu'ils vous portoient dans leurs bras, lorsqu'ils vous faisoient asséoir sur leurs genoux ? ils interrompoient leur sommeil pour vous faire dormir ; ils se dépouilloient pour vous vêtir ; ils se privoient du nécessaire, afin de pourvoir à vos besoins ; quelquefois même à vos plaisirs.

L'amour de Dieu pour les hommes est infini ; & cet amour, tout infini qu'il est, Dieu lui-même le compare à l'amour d'un pere pour ses enfans, à la tendresse d'une mere pour le fruit de ses entrailles. Ce n'est donc point assez de dire qu'un enfant qui n'aime pas ses peres & meres, est un ingrat, il faut dire que c'est un monstre ; qu'en leur manquant de respect, il commet une sorte d'impiété ; que les paroles insolentes à leur égard, sont comme des blasphêmes ; les manieres dures, les mauvais traitemens, une espece de sacrilege ; qu'un tel enfant foule aux pieds les loix les plus saintes de la religion ; résiste aux lumieres les plus communes de la raison ; étouffe les sentimens de la nature ; viole ses droits les plus sacrés, & devient semblable aux animaux, qui au bout d'un certain tems,

D 5

ne connoissent plus ni pere ni mere. Enfans ; qui m'écoutez , voilà qui vous couvre de honte ; mais voici de quoi vous faire trembler.

Le Saint Patriarche Noé , ayant planté la vigne , ne connoissant pas la vertu du vin , s'enivra , s'endormit ; & pendant son sommeil ; se trouva découvert d'une maniere contraire à la pudeur. Un de ses trois enfans l'ayant apperçu , courut aussi-tôt en avertir ses freres , lesquels , loin d'en faire , comme lui , un sujet de plaifanterie , prirent un manteau sur leurs épaules , & marchant à reculons , en couvrirent la nudité de leur pere. Noé ayant appris à son réveil , ce que ses enfans lui avoient fait , bénit les deux derniers ; & donna sa malédiction à l'autre & à toute sa race , le condamnant à être le serviteur & l'esclave de ses freres. Quel étoit le crime de Cham pour mériter un châtiement aussi terrible ? Il ne s'étoit pas révolté contre son pere , il ne s'étoit pas moqué de lui en face ; il avoit seulement jetté les yeux sur lui , pendant qu'il dormoit dans une posture indécente ; il avoit découvert à ses freres ce qu'il n'auroit pas dû regarder lui-même ; & ce manque de respect pour un pere endormi , qui passeroit aujourd'hui pour un trait de jeunesse , ne mérite rien moins que sa malédiction.

Cela vous étonne : voici qui vous étonnera davantage ; c'est Dieu lui-même qui parle à Moïse : » Si quelqu'un a un fils rébelle , qui » ne veuille pas se rendre au commandement » de son pere ni de sa mere ; & qui en ayant » été repris , refuse de leur obéir ; ils le prendront & l'amèneront devant les Anciens de la » ville : voici notre fils qui est un rébelle & un » insolent qui ne veut point nous écouter & qui » méprise nos remontrances. Alors , le peuple » le lapidera , & il sera puni de mort , afin que

» vous ôtiez le mal du milieu de vous, & que
 » tout Israël soit saisi de crainte en voyant cet
 » exemple ».

Malheureux Enfans, qui au lieu de faire la joie de vos peres & meres, la douceur de leur vie & la consolation de leur vieillesse ; ne leur causez au contraire que du chagrin, leur rendez la vie dure & la vieillesse insupportable, vous êtes donc des enfans de malédiction. Vous auriez donc été punis de mort si vous eussiez vécu sous la Loi de Moÿse, & le peuple, par l'ordre de Dieu même, vous auroit donc assommés à coups de pierres. Plaise au Seigneur, que tout ceci vous fasse ouvrir les yeux. Vous voyez que je ne l'ai pas pris dans ma tête, & que je ne parle pas de moi-même.

Ecoutez encore, & je finis, écoutez les propres paroles du Saint-Esprit, tirées des livres de la sagesse. Ah ! quelles sont belles ! gravez-les dans tous les cœurs ; ô mon Dieu, par l'onction de votre grace : » Celui qui honore son pere & sa
 » mere, amasse sur sa tête un trésor de graces
 » & de bénédictions ; il trouvera la joie dans
 » ses enfans, & sera exaucé au jour de sa priere.
 » Celui qui craint le Seigneur, honorera son
 » pere & sa mere, & il servira comme ses maî-
 » tres ceux qui lui ont donné la vie. Honorez-
 » les par vos actions, par vos paroles & par toute
 » sorte de patience, afin que leur bénédiction
 » demeure sur vous jusqu'à la fin. Car la mai-
 » son des enfans est affermie par la béné-
 » diction de leur Pere ; & la malédiction de
 » leur mere la détruit & la ruine jusqu'au fonde-
 » ment.

» Mon Fils, soulagez votre pere dans sa vieil-
 » lesse, & ne l'attristez pas, tant qu'il plaira à
 » Dieu de prolonger ses jours. Que si vous voyez
 » son esprit s'affoiblir, gardez-vous bien de le
 » mépriser, à cause de l'avantage que vous avez

84. PREMIER DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

» sur lui. Ah ! combien est infame celui qui
» abandonne son pere ! & combien est maudit de-
» Dieu celui qui aigrit l'esprit de sa mere » !

Voilà , mes chers Enfans , ce que j'avois à
dire aujourd'hui pour votre instruction. Faites-
en votre profit , & Dieu vous bénira. Je me re-
commande à vos prieres.

